

## Les prouesses d'une conquête céleste

*Aérien et profond, tout en contrastes, est cet « Assaut » vers un Paradis nostalgique ou un rêve icarien.*

« Borné dans sa nature, infini dans ses vœux, l'homme est un Dieu tombé qui se souvient des cieux » écrivait Lamartine. À peine put-il voler qu'Icare retomba. Comme l'Albatros de Baudelaire, l'être humain est incapable de s'élever malgré ses envies de géant. De là à le comparer au dieu déchu du poème que le chorégraphe Claudio Bernardo met en exergue au spectacle, il y a de la marge.

**L'homme n'est jamais parvenu à conquérir seul**, par ses propres moyens physiques, **l'espace céleste**, pas plus que les profondeurs marines. C'est en se servant de son savoir-faire pour fabriquer des engins spéciaux qu'il est arrivé à se dépasser. Démonstration en est faite dans une séquence du spectacle grâce à une sorte d'engin de type dirigeable évoluant au-dessus de tous, interprètes et spectateurs, planant nonchalamment au-dessus des têtes.

Un rapace fera de même, comme pour nous narguer. Demandez-lui donc, demandez aux oiseaux. De mémoire de ces dignes descendants des dinosaures (archaeopteryx), jamais on n'a vu un humain être dieu...

Le Brésilien **Claudio Bernardo**, qui fit ses classes à Mudra, a fondé sa propre compagnie, As Palavras, en 1995 et il est associé au Centre Culturel Transfrontalier, le Manège Mons. Pour son dernier spectacle – nommé « meilleur spectacle de danse/saison 2009-2010 » – le chorégraphe a su réunir dans une belle complicité **sept artistes différents** en tous points, dans leurs disciplines de spectacle, soit 4 danseurs, 2 circassiens, 1 chanteuse, tous désignés sous le vocable d'interprètes.

Il reprend un thème qui lui est cher car déjà, en 1989, il avait participé comme danseur à *La Chute d'Icare* de Frédéric Flamand. Dans le mot « Assaut », il voit « **une dimension guerrière** », un dépassement physique des limites. C'est en partie pour cette raison qu'il a fait appel à deux artistes de cirque, forme de spectacle qui implique la notion de mise en danger des corps dans un espace où le vide et l'espace sont omniprésents.

« A peine furent-ils ouverts que nos yeux virent l'infini qu'ils ne pouvaient voir. » (François Jacquemin)

**Peu d'accessoires** : ballons, clochettes asiatiques... Un mât chinois, bien connu des circassiens, est tout de suite au centre de l'action, disputé par deux compères qui font **débuter le spectacle sur un mode blagueur** tout en étant d'habiles escaladeurs. Les autres sont là, étendus sur des matelas, en toute décontraction apparente.

Mais tout va s'animer après fausses chutes et, plus tard, un envol risqué. **Le ton changera souvent**, allant du joyeux au grave, du calme et du recueillement aux mêlées viriles. Bien qu'il y ait un passage de danse sur pointes, toutes les chaussures seront employées : escarpins, baskets, chaussons-crampons.

Cependant, le plus souvent, ce sont les pieds nus qui martèlent le sol ou se poursuivent en galopades effrénées. En jeans, avec vestes à capuche, T-shirts ou torsos nus, il arrive aussi aux protagonistes de parler, comme à la chanteuse de s'interposer dans l'amorce d'une dispute. Décidément non, ils ne sont pas que danseurs, qu'acrobates, ces artistes-là !

**Les notes cristallines de la soprano contrastent avec une bande-son nettement plus hard par moments** ; de même qu'un affrontement musclé d'individus se transformera en procession mystique dans une ambiance quasi monacale. Du challenge matériel, « s'offrir la lune », on peut progresser **vers une recherche plus intime**, comme lors de la scène finale de purification d'un corps parfait.

On en oublierait même qu'ils sont **artistes plus qu'accomplis**, ces six danseurs tant physiquement déjà, avec un look de sportifs (ou de bande urbaine), ils nous paraissent si proches, interprètes de tous nos désirs, de nos pauvres obsessions humaines, de toutes nos frustrations. Le spectacle d'As Palavras est **l'image tragiquement belle de ce besoin de dépassement**, cet impérieux désir d'infini.

Par Suzane VANINA